

Pour reprendre ce qui fut prétendu par Simone Weil, la philosophe, à ce sujet si je précise qu'il ne s'agit pas de l'autre Simone Veil, ce nom de famille-là s'écrivant avec un V et non un W, ce n'est pas pour discréditer cette femme qui fut à sa manière un être d'exception pour d'autres raisons, mais simplement pour éviter toute confusion, la seconde étant bien plus connue que la première. À ma sensibilité je tenais à mettre en avant le pourquoi de ce rappel, des jugements parfois insidieux et nauséabonds pouvant se dissimuler, derrière une pseudo-volonté d'exactitude.

Ainsi Simone Weil assura quasiment qu'une place fut concédée par Dieu, pour que nous puissions détenir la nôtre.

Pour l'avoir souligné à plusieurs reprises ces quelques-uns qui suivent mes travaux ne seront pas étonnés de constater à nouveau que je ne partage pas ce point de vue.

Non seulement je ne concède pas à Dieu cette initiative mais de surcroît, j'aurais tendance à entrevoir un strict inverse, c'est-à-dire à considérer qu'un Dieu nous fut nécessaire, pour envelopper ce vide en nous et tenter par cette manœuvre, du moins psychologiquement, de le mettre sous bonne garde.

Cette stratégie nous empêcha en quelque sorte d'être juges et parties, si de façon entendue nous nous étions admis comme inaptes, notamment à passer à l'acte, mécaniquement cette carence, aurait mis en doute, cette même interprétation de nous.

En concevant une entité de surcroît immortelle et invulnérable, l'envergure du personnage par ces caractéristiques détenait de quoi nous inspirer une certaine crainte, de laquelle pouvait découler un respect, condamné à faire long feu, pour provenir justement d'une appréhension et non d'une estime digne de ce nom.

À cela il est peut-être sage de rappeler que l'immortalité, comme l'invulnérabilité de Dieu est très identique à celle du vide qui en l'occurrence nous occupe. Lui aussi à sa façon n'est pas concerné, autant par l'usure que le temps génère, que par une quelconque fragilité quelle qu'elle soit.

Si vous poussez plus en avant cette comparaison, ces mêmes similitudes, vous convaincront peut-être que nous sommes occupés par un vide, que nous avons intitulé Dieu.

Cette faculté qui est la nôtre consistant à nommer tout ce qui croise notre chemin, de manière effective ou subjective d'ailleurs, ayant fonctionné à

l'égard de cet aspect de nous, comme elle ne peut se retenir de fonctionner pour tout le reste.

L'intitulation étant à notre perception une appropriation de ce qui nous entoure et nous détient.

Cette mainmise nous conférant l'impression d'un contrôle identique à l'encontre de ce qui est, alors qu'au contraire ce qui est pour ne plus nous reconnaître, nous motive inconsciemment, à coiffer d'un titre tout ce qui s'avère à notre contact, afin qu'il récupère par cette stratégie un peu de ce réel perdu en nous.

Cette manière de faire me rappelle celle épousée par ces malheureux ayant perdu la mémoire et se devant de coller à chaque chose un post-it, pour récupérer d'elles autant leur fonction que leur nom.

Pour toutes les autres espèces de ce monde, pour appartenir entièrement à ce qui est, en rapport avec ce qui les compose, une indifférence comme une évidence se distingue à leurs façons à l'égard de ce qu'elles croisent.

Soit les éléments en question correspondent à leur être et elles réagissent en fonction de leurs besoins, motivées en ce sens par un genre d'évidence, dans ce cas à caractère absolu, soit elles ne les calculent même pas, pour ne pas ressentir en elles ces

accointances minimums qui leur vaudraient de leur
accorder un intérêt de même portée.